DE DEUX NOUS SERONS UN

Ysabel Yagari

De deux nous serons un

Récit

Éditions Persée

Consultez notre site internet

© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents –
ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persee.fr

« À ma petite femme aimée
Qui m'a permis de partir en toute sérénité
Je t'aimais, je t'aime, je t'aimerai »

Ton homme.

À mes petites-filles.
À mes enfants.

« Le goût de l'écriture s'insinue
La poésie a ton reflet
Je veux danser avec lui
Te serrer contre moi
Esprits de liberté, tous deux riant.
C'est toi qui mènes la danse… »

Après.

Septembre. Je suis à fond de cale. Mon bateau va à vau l'eau. Il y a un an. Nous nous réjouissions de prendre une semaine de vacances, dans la foulée de notre week-end avec les amis. Tu attendais avec délice ces rendez-vous trimestriels où nous retrouvions tout un groupe pour discuter, réfléchir et méditer dans la joie et la très bonne humeur. Il y a donc un an, je partais finalement seule les rejoindre car de vives douleurs te ceinturaient le dos et l'abdomen. Nous mettions ça sur le compte d'une sciatique. Ces douleurs étaient les prémices à la vague scélérate qui allait emporter d'un seul coup tous nos espoirs de guérison, toute notre joie d'être ensemble et de vieillir l'un auprès de l'autre. La morsure du cancer s'enrageait à finir son travail de sape. Ton corps vacillait sous les coups du sort. Tu le sentais, je le sentais. Et nous allions assister ahuris à ce cataclysme qui allait balayer dans un saccage violent et injuste nos deux vies intensément liées.

Je suis donc partie toute seule pour ce week-end tant attendu s'ouvrant sur nos vacances. Tu préférais rester à la maison pour te reposer afin d'être en forme pour nos balades à venir. À chaque pause, je bondissais hors de la salle, le portable à l'oreille, pour t'appeler, entendre ta voix, prendre des nouvelles. Comment étais-tu ? Y avait-il du mieux ? Les douleurs s'estompaient-elles ? Comme à l'habitude, tu me répondais : « Oui, ça va mieux ! » sur un ton détaché, comme lorsqu'on jette derrière soi les miettes encombrantes d'un passé. Je voulais être près de toi. Je te le disais, mais tu estimais que ma place, pour ce week-end précisément, était auprès de nos amis. Oui, mais sans toi, il n'eut pas la même saveur.

Pendant.

Novembre. « Qu'est-ce qui nous arrive ? Mais qu'est-ce qui est en train de nous arriver ? »

Tu es là, debout, perplexe, les deux mains cramponnées au dossier de la chaise. Tes yeux hagards, désolés, par cette réalité qui n'est plus qu'un sentiment absolument vertigineux d'incompréhension. Tu ne veux pas bouger de là. Tu refuses de te mettre en mouvement. Tu restes bloqué par ce que tu es en train de comprendre et d'intégrer définitivement : tes jours sont comptés. Tu encaisses le coup. Tu vas mourir chez nous. Et tu es revenu de l'hôpital pour quitter ce monde, d'ici, de notre maison. Nous sommes tous deux abasourdis de nous retrouver tout à coup face à l'inéluctable.

Il va falloir y aller. C'est droit devant, la mort. Tu le sais, je le sais. Tu le sens, je le sens.

Je ne sais pas quoi te dire, comment te toucher et je reste comme toi plantée là. Tu ne veux toujours pas

bouger. Tu jettes des coups d'œil méprisants sur ce lit médicalisé qu'on a installé dans la salle à manger. Tu n'en veux pas de ce lit ; tes yeux le vomissent et répugnent à le voir. Tu hoquètes de colère. Non. Tu ne veux surtout pas t'allonger « là-dessus ». C'est notre lit qui t'intéresse. Tu ne veux te reposer que dans notre lit. « Près de toi, ma femme… » me dis-tu, les larmes aux yeux. Je t'entoure alors de mes bras, ma tête repose sur ton dos. Tu es maintenant si maigre. Ton corps est en train de s'effacer peu à peu du film de notre réalité.

Nous restons là, enlacés, silencieux. Puis petit à petit, la fatigue prend le dessus. Marée montante. Nous sommes tous deux berniques qui enfin s'arrachons de notre rocher. Ça n'est pas pour autant que tu vas t'installer dans ton nouveau lit. Non. Une chaise fera l'affaire pour recevoir ton corps si épuisé. Mon Amour.

Nous avons demandé l'hospitalisation à domicile. En fait, c'est moi qui l'ai demandée car tu ne comprenais pas, ou ne voulais pas comprendre, en quoi cela consistait. D'ailleurs, tu refusais tout court d'entendre le mot hospitalisation. Tu sortais de l'hôpital, tu rentrais chez toi, point. Pas besoin de ramener la chambre médicale avec toi. Ça n'avait aucun sens. L'évidence n'était pas la même pour moi. Je voyais déjà depuis plusieurs semaines ton corps perdre la face. Il ne pouvait pas mentir plus

longtemps sur l'état de ses forces devant l'envahisseur. Le cancer perpétuait ses ravages, pullulant dans ton organisme tout entier. Tu recevais de plein fouet l'assaut final. J'assistais à notre défaite totalement désarmée. Mais…

Mais il était bien hors de question de te laisser quitter l'ultime champ de bataille, de cet hôpital. Je voulais te rapatrier au plus vite chez nous où je pourrais encore prendre soin de toi, jusqu'au bout.

Tu circules, lentement, entre les meubles de la pièce. Le lit t'exaspère. Tu ne veux y dormir que le soir. Tu n'as fait aucune tentative pour rejoindre notre chambre, à l'étage. Abdication secrète. Sans doute parce que j'ai installé deux matelas superposés auprès de ton lit afin d'être à ta hauteur quand j'y serai allongée.

« Comme ça, c'est notre lit ! te dis-je, contente de moi.

— Bof, tu parles… » maugrées-tu.

Ta voix est devenue essoufflée et rugueuse depuis des semaines. Des métastases ont pris possession de tes cordes vocales. Ta vraie voix me manque. Je te le dis, et tu me promets qu'un jour je l'entendrai à nouveau, aussi chaude et suave qu'avant. Chose promise, chose due ! N'oublie pas !

Les jours s'écoulent heure par heure depuis ton retour à la maison, égrenant le déclin de ton corps. Rien ne

m'échappe. Je te suis dans tous tes instants. Tu sais que je vois. Mais tu restes accroché à ces velléités de me faire croire que tout va s'arranger. À l'intérieur de moi, je suis disloquée : d'un côté tu veux me faire croire qu'il y a encore de l'espoir, et de l'autre je ne peux pas croire qu'il y ait encore de l'espoir. Mais comment te le dire ? Nous sommes tous les deux sous le choc. Tout est allé si vite.

Tsunami. Projets emportés, souvenirs déracinés. Mais… Mais il nous reste toujours cette force incommensurable qui nous lie l'un à l'autre. Ici-bas et là-haut, elle s'appelle Amour. Alors je l'empoigne à pleins bras cette force et je continue à l'emporter avec moi, dans ce tourbillon qui emmène les amoureux vers leur destin heureux.

Je me réjouis de te câliner, de t'embrasser du bout des lèvres pour ne pas te réveiller. Tu te reposes enfin. Je me réjouis de laver ton corps si faible, délicatement, sensuellement. J'en profite. À plein. Je te sens. Je te renifle avec bonheur. Je te caresse. J'embrasse tes fesses. J'effleure ton ventre. Parce que je suis ta femme. Je t'aime. J'ai toujours envie de toi. Puis…

Puis tes forces physiques t'abandonnent. Tu ne peux quasiment plus marcher. Tu ne peux plus rien tenir entre tes doigts. Ton incontinence installée depuis bientôt trois mois ne te préoccupe plus. Le guerrier est à terre.

Tu laisses place maintenant à une autre dimension de toi-même. Celle que je devinais et que je savais rencontrer un jour, ici-bas ou ailleurs.

Je la découvre dans tes silences. Dans ces échappées vers lesquelles la morphine t'entraîne. Tu commences à quitter ce monde, aller-retour, d'autres sens en toi se réveillent. Tu te dilues mon chéri. Osmose vers le monde plus spirituellement concentré de l'au-delà. Par petits sauts, de temps à autre, je pars avec toi. Par la respiration. Je me cale sur ton souffle et je deviens toi. Partons.

Souvent, tu m'invites à venir m'allonger contre toi sur ce lit vraiment très inconfortable. Ça tangue sans arrêt. Je me blottis délicatement contre ton corps. Je t'écoute être. Je ne sais plus qui je suis. Il n'y a que toi en moi. Il n'y a que cette expérience que nous sommes en train de vivre. Ensemble. Tu sens le compte à rebours au fond de tes entrailles. Tic-tac. Tes forces s'amenuisent. Tu ne supportes plus tous ces cachets et gélules à avaler. Tu ne peux même plus déglutir.

Nos regards, l'un dans l'autre.

« Bon sang, qu'est-ce qui nous arrive ? »

Soubresaut de mise au point. Tu ressens l'urgence absolue d'extraire du fond de toi ces liens qui te rattachent encore à un passé familial ankylosant et à un ex-mariage qui t'a été néfaste, d'intérêt plus que de cœur, miroir aux